

EURIPIDE

LE CYCLOPE

Traduction René Biberfeld

SILÈNE

Ô Bromios, tu m'infliges bien des épreuves
Aujourd'hui, comme dans ma jeunesse, quand ma carcasse était solide ;
D'abord, quand Héra t'a rendu fou :
Abandonnant tes nourrices, les nymphes de la montagne, tu es parti ;
Puis, lorsque, dans la guerre contre les enfants de la terre,
J'ai protégé ton flanc droit avec mon bouclier,
Transperçant alors en son mitan celui d'Encélade,
Je l'ai tué — Eh bien, ce que je dis, l'ai-je vu en rêve ?
Non par Zeus ! J'ai montré ses dépouilles à Bacchos.
J'endure à présent une peine plus lourde.
Quand Héra a lancé contre toi les Tyrrhéniens,
Un peuple de pirates, ils devaient t'emmener loin de chez toi et te vendre,
Dès que je l'apprends, je prends la mer, avec mes enfants,
Pour te retrouver. En haut de la poupe, je me suis saisi
Du double gouvernail, c'était moi qui gouvernais notre vaisseau,
Mes enfants, assis au banc de nage, frappaient la mer glauque
Qu'ils couvraient d'une écume blanche, je te cherchais, Seigneur.
Nous touchions presque au cap Malée,
Quand un vent d'est, poussant notre carène,
Nous a jetés sur le roc de l'Etna,
Où les fils du Dieu de la mer, qui n'ont qu'un œil,
Les Cyclopes, mangeurs d'hommes, vivent dans des antres solitaires.
Capturés par l'un d'eux, nous sommes ses esclaves
Dans sa demeure. L'on appelle celui que nous servons
Polyphème ; au lieu de chanter des Évohés aux fêtes de Bacchos,
Nous menons paître les troupeaux de cet abominable Cyclope.
Mes enfants, au bout des collines,
Ils sont encore petits, s'occupent des bêtes jeunes,
Moi, je reste ici pour remplir les abreuvoirs et
Balayer sa demeure, et je sers ses infâmes
Repas à cet immonde Cyclope.
À présent, je suis bien forcé de suivre ses ordres,
Je me sers d'un râteau de fer pour balayer sa maison,
Que le Cyclope, mon maître absent, et ses bêtes
Trouvent en revenant la caverne bien propre.
J'aperçois justement mes enfants qui font paître
Les moutons. Qu'est-ce que cela ? Le claquement des Sicinnis
Vous ramène-t-il au temps où, escortant Bacchos
De vos joyeux cortèges, vers la demeure d'Althée,
Vous avânciez au son de vos grandes lyres, en vous balançant mollement ?

LE CHŒUR DES SATYRES

*Que vas-tu faire, par là,
Fille d'un noble père,
Et d'une noble mère, sur ces rochers ?
N'y a-t-il pas ici, à l'abri des vents,
Cette brise, et de l'herbe bien verte ?
L'eau tourbillonnante des rivières
Ne dort-elle pas dans les abreuvoirs près de
La caverne ? Et les bêlements de tes petits ?
Psitt ! Par ici ! Viens brouter sur cette
Pente pleine de rosée ?
Ohé ! Je m'en vais te lancer une pierre.
Avance, avance, le cornu,
Vers l'étable à moutons
Du Cyclope qui bat la campagne*

50

*Relâche tes mamelles gonflées,
Offre ton pis à tes nourrissons
Que tu abandonnes dans leurs enclos.
Les bêlements te réclament
De tes petits qui dorment toute la journée.
Qu'attends-tu pour entrer,
Abandonnant tes gras pâturages,
Sous les rochers de l'Etna ?*

*Ce ne sont plus, Bromios, ce ne sont plus tes chœurs
Et tes Bacchantes avec leurs thyrses,
Le grondement des tambourins
Au bord des sources jaillissantes,
Les gorgées de vin qui rafraîchissent ;
Ce n'est point, à Nysa, parmi les Nymphes,
Qu'entonnant le chant d'Iacchos, d'Iacchos,
Sur les traces d'Aphrodite,
Que je me lançais avec
Les Bacchantes aux pieds blancs.
Ô notre aimé, ô notre Bacchos chéri, où t'en vas-tu seul,
En secouant ta blanche chevelure ?
Et moi, ton serviteur,
Je suis au service du Cyclope
Avec un œil unique ; je suis son esclave, j'erre
Avec ce pitoyable manteau en peau de bouc,
Privé de ton affection.*

SILÈNE

Silence, mes enfants, dans la caverne au plafond de pierre,
Priez les serviteurs de rassembler les bêtes.

LE CORYPHÉE

Avancez ; pourquoi cette hâte, mon père ?

SILÈNE

Je vois tout contre le rivage la coque d'un vaisseau athénien,
Et des chefs de nage avec un général,
Qui se dirigent vers cette caverne ; ils portent, pendues à leur cou,
Des jarres vides, ils manquent de vivres,
Et des cruches à eau. Pauvres étrangers !
Qui peuvent-ils être ? Ils ne connaissent pas
Notre maître Polyphème, pour pénétrer
Sous ce toit inhospitalier et se mettre malencontreusement
À portée de la mâchoire d'un Cyclope mangeur d'hommes.
Ne bougez pas, que nous sachions comment
Ils se retrouvent en Sicile sur les pentes de l'Etna.

ULYSSE

Pouvez-vous, étrangers, nous indiquer une rivière,
Pour éteindre notre soif, et nous dire si quelqu'un voudra bien
Vendre de quoi manger à des marins affamés ?
Qu'est-ce là ? On dirait que nous sommes entrés dans la cité de Bromios ;
C'est une troupe de Satyres que je vois, devant cette caverne.
Je salue tout d'abord le plus vieux d'entre vous.

100

SILÈNE

Salut, étranger, dis-nous qui tu es et de quel pays.

ULYSSE

Ulysse d'Ithaque, roi des Céphaloniens.

SILÈNE

Je connais le bonhomme, un moulin à paroles, de la race de Sysiphe.

ULYSSE

Il s'agit bien de moi ; évite de m'insulter.

SILÈNE

D'où as-tu ramené ce vaisseau, jusqu'ici, en Sicile ?

ULYSSE

D'Ilion, et de Troie où nous avons souffert.

SILÈNE

Comment ? Ne savais-tu pas comment regagner ta patrie ?

ULYSSE

Des bourrasques m'ont jeté sur ces rivages.

SILÈNE

Nous avons connu tous les deux, hélas, le même sort.

ULYSSE

As-tu été entraîné, toi aussi, malgré toi, sur ces bords ?

SILÈNE

Nous poursuivions des pirates qui avaient enlevé Bromios.

ULYSSE

Que est ce pays, quels sont les gens qui y vivent ?

SILÈNE

L'Etna, le plus haut sommet de la Sicile.

ULYSSE

Où trouver les murs et les remparts d'une cité ?

SILÈNE

Nulle part ; il n'y a point d'êtres humains sur ces hauteurs, étranger.

ULYSSE

Qui occupe ces contrées ? Quelle espèce d'animal ?

SILÈNE

Les Cyclopes, ils habitent des grottes, pas de vraies maisons.

ULYSSE

À qui obéissent-ils ? Vivent-ils en démocratie ?

SILÈNE

Ce sont des nomades ; ils ne dépendent pas les uns des autres.

ULYSSE

Sèment-ils — pour vivre — l'épi de Déméter ?

SILÈNE

Ils se nourrissent de lait, de fromage, et de la chair de leurs bêtes.

ULYSSE

Disposent-ils du breuvage de Bromios, du jus de la treille ?

SILÈNE

Non ; ils vivent dans un pays où l'on ne danse pas.

ULYSSE

Aiment-ils les étrangers, les respectent-ils ?

SILÈNE

Ils disent que les étrangers sont succulents.

ULYSSE

Comment ? Tu dis qu'ils apprécient la chair humaine ?

SILÈNE

Personne n'a débarqué sans se faire égorger.

ULYSSE

Et où est-il, le Cyclope ? Dans sa demeure ?

SILÈNE

Dehors, sur l'Etna, il poursuit des bêtes avec ses chiens.

ULYSSE

Sais-tu ce que tu vas faire, pour nous aider à partir d'ici ?

SILÈNE

Non, Ulysse, mais nous sommes prêts à tout faire pour toi.

ULYSSE

Vends-nous du pain, nous en manquons.

SILÈNE

Nous n'avons, comme je l'ai dit, que de la viande.

ULYSSE

Un délicieux moyen d'apaiser notre faim.

SILÈNE

Du fromage caillé au suc de figuier, et du lait de vache.

ULYSSE

Apportez-nous en ; l'on fait du bon commerce à la lumière du jour.

SILÈNE

Combien d'or, dis-moi, nous donneras-tu pour ça ?

ULYSSE

Je n'ai pas d'or sur moi, mais le breuvage de Dionysos.

SILÈNE

Ô mot adorable, ça fait longtemps que nous en sommes privés.

ULYSSE

C'est Maron, le fils d'un dieu, qui me l'a offert.

SILÈNE

Celui que j'ai élevé, que j'ai tenu dans mes bras ?

ULYSSE

Le fils de Bacchos, si tu veux savoir.

SILÈNE

Se trouve-t-il entre les bancs de ton navire, où l'as-tu avec toi ?

ULYSSE

Voici l'outre, qui le renferme, vieillard, comme tu vois.

SILÈNE

Il n'y a pas là de quoi baigner une mâchoire.

ULYSSE

Si : à mesure qu'on boit, on en a deux fois plus.

SILÈNE

C'est d'une belle source, que tu me parles, et qui me plaît.

ULYSSE

Veux-tu, pour commencer, le goûter pur ?

SILÈNE

Cela va de soi ; Il faut goûter pour avoir envie d'acheter.

150

ULYSSE

J'apporte justement une coupe avec la gourde.

SILÈNE

Verse-m-en une bonne rasade, que je me souviene du goût.

ULYSSE

Tiens.

SILÈNE

Ha ! il dégage un beau bouquet.

ULYSSE

Tu as vu ?

SILÈNE

Non, par Zeus, je le flaire.

ULYSSE

Goûte-le à présent. Ne te contente pas d'en dire du bien.

SILÈNE

Ouais ! Ce Bacchos-là me donne envie de danser.
La ! La ! La.

ULYSSE

N'a-t-il pas bien claqué dans ton gosier ?

SILÈNE

Il m'a pénétré jusqu'au bout des ongles !

ULYSSE

Tu toucheras en plus de la monnaie de bon aloi.

SILÈNE

Lâche juste cette outre ; ne parle plus d'argent.

ULYSSE

Apportez-moi à présent du fromage et des agneaux.

SILÈNE

C'est ce que je vais faire, et tant pis pour mes maîtres,
Je perds la tête à l'idée de vider une seule coupe,
Je donnerais pour ça les bêtes de tous les Cyclopes,
Je sauterais du rocher de Leucade dans l'onde amère,
Pour une seule cuite, mes sourcils se relâchent.
Il faut être fou pour ne pas aimer boire ;
Il y a de quoi lui donner, à lui, une belle raideur,
Soupeser un nichon, explorer des deux mains
Une prairie humide, se lancer dans la danse,
Oublier tous ses maux. Et je n'achèterais pas, moi,
Un tel nectar ? Je n'enverrais pas promener
Ce crétin de Cyclope, avec son œil unique ?

LE CORYPHÉE

Écoute, Ulysse, je ferais bien un brin de causette avec toi.

ULYSSE

Vous êtes mes amis, et vous avez affaire à un ami.

LE CORYPHÉE

Vous avez fait main basse sur Troie et sur Hélène ?...

ULYSSE

Et entièrement détruit la maison de Priam.

LE CORYPHÉE

Quand vous avez mis la main sur le tendron,
Ne l'avez-vous pas tranchée l'un après l'autre,
Puisqu'elle se marie tant qu'elle peut ?
Dès qu'elle a vu, la traîtresse, les braies colorées
Autour des jambes de l'homme et ce gros collier
En or qu'il avait au milieu de son cou,
Elle ne s'est plus sentie, et elle a planté là
Ménélas, la crème des hommes. Jamais la race
Des femmes n'aurait dû voir le jour — sauf pour moi.

SILÈNE

Regarde ce que les bergers ont engraisé pour vous,
Seigneur Ulysse, ces agneaux qui bêlent,
Et tous ces fromages de lait caillé !
Prenez-les ; dépêchez-vous de vous éloigner de cette caverne,
Après m'avoir donné ce jus de la grappe bachique.
Aïe ! Voilà le Cyclope qui arrive. Que peut-on faire ?

ULYSSE

C'en est fait de nous, vieillard ! Où fuir ?

SILÈNE

Dans ce trou de la pierre, où l'on ne vous verra pas.

ULYSSE

Voilà un bon conseil ! Nous jeter dans ses filets !

SILÈNE

Pas si mauvais, ce roc recèle bien des recoins.

ULYSSE

Ah non ! Troie n'aurait plus qu'à gémir tant et plus,
Si nous fuyions devant un seul homme, après avoir tenu tête
Aussi souvent à des milliers de Phrygiens avec nos boucliers.
Eh bien, s'il faut mourir, nous mourrons comme il faut,
Ou nous sauverons notre vie et notre gloire passée.

200

LE CYCLOPE

Ça suffit ! Eh bien quoi ? Qu'est-ce que ce laisser-aller ?
Qu'est-ce que ces bacchantes ? Dionysos n'a rien à faire ici,
Non plus que des castagnettes, ni des tambourins assourdissants.
Comment vont dans mon antre, les nouveau-nés ?
Sont-ils à la mamelle, se bousculent-ils
Sous le flanc de leur mère ? Sur les claies de jonc,
Y a-t-il du fromage frais en abondance ?
Eh bien ? Que dites-vous ? Un bon coup de gourdin
Va vite tirer des larmes à l'un de vous ; levez les yeux, ne les baissez pas !

LE CORYPHÉE

Regarde ; nous levons tous les yeux vers Zeus, lui-même,
Et nous les fixons sur les astres et Orion.

LE CYCLOPE

Le déjeuner est-il bien prêt ?

LE CORYPHÉE

Il est là ; il ne te reste plus qu'à présenter ton gosier.

LE CYCLOPE

Les cratères sont-ils remplis de lait ?

LE CORYPHÉE

Tu peux en vider toute une jarre, si tu veux.

LE CYCLOPE

De brebis ou de vache, ou un mélange des deux ?

LE CORYPHÉE

Tu as le choix, évite seulement de m'avalier.

LE CYCLOPE

Je m'en garderai bien : à force de me sauter
Dans l'estomac, vous me tueriez avec vos gambades.
Hé ! Qu'est-ce que tous ces gens que je vois près des enclos ?
Des pirates ou des voleurs ont-ils débarqué ici ?
Je vois ces agneaux hors de mon antre,

Le corps emprisonné dans de l'osier tressé,
Et des claies pleines de fromage en vrac, et le vieux
Chauve avec sa face tuméfiée par les coups.

SILÈNE

Pauvre de moi ! Je suis fiévreux, on m'a fichu une trempe.

LE CYCLOPE

Qui ? Qui est-ce qui t'a mis la tête au carré, vieillard ?

SILÈNE

Eux, Cyclope : je ne voulais pas les laisser emporter tout ça.

LE CYCLOPE

Ne savaient-ils pas que je suis un Dieu, fils de Dieux ?

SILÈNE

Je ne cessais de le dire ; et ils faisaient main basse sur tes biens ;
Ton fromage, ils le mangeaient, malgré moi,
Et emportaient tes agneaux. À ce qu'ils disaient,
Ils allaient t'attacher à un carcan de trois coudées, et
T'arracher les tripes de ton ventre, par le nombril ;
Te mettre le dos en compote avec un fouet,
Puis t'attacher aux bancs de leur vaisseau, et te vendre
Pour déplacer des pierres, ou te coller à un moulin.

LE CYCLOPE

Ah, c'est ça ? Va tout de suite aiguïser
Mes couteaux de cuisine, et fais-moi un bon
Feu de fagots. Dès que je les aurai égorgés,
Ils rempliront ma panse ; croustillante en sortant
Des braises, leur viande sera un régal pour le sacrificateur,
On fera mijoter le reste dans un chaudron.
J'en ai assez du gibier de ma montagne,
Je me suis suffisamment repu de lions et de cerfs,
Ça fait longtemps que je n'ai pas mangé de chair humaine.

SILÈNE

De nouveaux mets, quand on a pris des habitudes, ô maître,
N'en sont que plus délectables. Il n'y a pas peu de temps
Que d'autres étrangers ne se sont pas approchés de ton antre.

ULYSSE

Écoute maintenant les étrangers aussi.
Nous manquions de vivres, c'est pour en acheter, que nous avons
Quitté notre vaisseau, pour nous approcher de ta caverne.
C'est lui qui nous proposait ces agneaux en échange

D'une coupe de vin, il nous les a remis après l'avoir bue,
Il était d'accord, nous étions d'accord ; nous ne l'avons pas forcé.
Rien de ce qu'il dit n'a de sens, il a été pris
Sur le fait, tandis qu'il nous vendait à ton insu ce qui est à toi.

SILÈNE

Moi ? Que la peste t'emporte !

ULYSSE

Si je mens.

SILÈNE

Par Poséidon, Cyclope, qui t'a engendré,
Par le grand Triton et par Nérée,
Par Calypso et les filles de Nérée,
Par la houle sacrée, et toute la race des poissons,
Je jure, toi qui es le plus beau, mon petit Cyclope,
Mon petit maître, je n'étais pas en train de vendre
Tes biens à des étrangers. Je veux bien périr, sinon,
Ainsi que mes enfants, que j'aime plus que tout.

LE CORYPHÉE

Parle pour toi. Je t'ai vu, de mes yeux,
Tout lâcher aux étrangers ; si je dis des mensonges,
Que mon père périsse ; ne fais pas de mal aux étrangers.

LE CYCLOPE

Vous mentez ! Moi je lui fais plus confiance
Qu'à Rhadamante, et j'affirme qu'il est plus juste.
Je veux les interroger ; d'où venez-vous avec vos bateaux, étrangers ?
D'où êtes-vous ? Dans quelle cité avez-vous grandi ?

ULYSSE

Nous sommes d'Ithaque par la race, et c'est d'Ilion,
Dont nous détruit la ville, qu'entraînés par les souffles
Marins, nous avons abordé tes rivages, Cyclope.

LE CYCLOPE

Est-ce vous qui êtes allés punir, pour avoir enlevé
Cette salope d'Hélène, la ville d'Ilion, au bord du Scamandre ?

ULYSSE

C'est nous. Et ça nous a complètement lessivés.

LE CYCLOPE

Une scandaleuse campagne, vous avez mis le cap,
Pour une seule femme, sur la terre des Phrygiens.

ULYSSE

C'est à cause d'un Dieu, n'accuse aucun mortel.
Et nous, ô noble fils du Dieu de la mer,
Nous t'en supplions, en te parlant comme des hommes libres :
Ne prend pas sur toi, en les égorgeant devant ton antre, de tuer
Des amis pour rassasier abominablement tes mâchoires ;
Nous avons permis, ô Seigneur, à ton père de conserver
Ses temples jusqu'au fond de la Grèce.
Il est encore intact, ton sanctuaire du Ténare,
Ainsi que tes retraites en haut du cap Malée, et il est en sûreté,
Le rocher du Sounion, plein d'argent, de la divine Athéna,
Et les refuges du Géreste, Les richesses de la Grèce
—c'eût été une honte — nous ne les avons pas cédées aux Phrygiens.
Cela te concerne ; tu vis au sein de la Grèce,
Au pied de l'Etna, dans un roc qui crache du feu.
Les mortels se doivent, si tu repousses ces arguments,
D'accueillir les suppliants que la mer a réduits à rien,
Avec les cadeaux que l'on fait à un hôte, et de les habiller,
Au lieu de percer leurs membres avec des broches à bœufs,
Pour te caler la mâchoire et l'estomac.
La terre de Priam a suffisamment dépeuplé la Grèce,
Avec tous ces morts tombés au combat, dont elle a bu le sang,
Ces épouses sans mari, ces vieilles sans enfants,
Ces pères chenus dont elle a détruit la vie. Ceux qui restent,
Si tu les grilles tous pour t'en faire un atroce festin,
Où pourra-t-on se tourner ? Écoute-moi, Cyclope :
Mets un frein à la frénésie de ta mâchoire, essaie d'être pieux,
Plutôt que de te laisser aller à l'impiété ; ils sont nombreux,
Ceux qui ont payé cher de méchants profits.

300

SILÈNE

Je tiens à te donner un conseil. Ne laisse rien
De ses chairs, et si tu donnes un coup de dent à sa langue,
Tu seras fort spirituel, et d'une éloquence remarquable, Cyclope.

LE CYCLOPE

La richesse, petit homme, est pour les sages un Dieu,
Le reste n'est que vanité, raffinements d'éloquence.
Sur les promontoires dont mon père a fait ses résidences,
Je n'en ai rien à faire, qu'attends-tu des discours que tu me sers ?
Je ne tremble pas devant le tonnerre de Zeus, étranger,
Et je ne vois pas en quoi c'est un plus grand Dieu que moi.
Je me moque du reste ; et pour savoir à quel point je m'en moque,
Écoute-moi. Quand il m'arrose, d'en haut, de ses averses,
Je puis m'abriter à l'intérieur de ce rocher,

Me régaler d'un veau rôti, ou d'une bête
 Sauvage, et humectant mon estomac de tout son long
 En vidant une amphore de lait, je secoue ma
 Tunique, pour faire autant de bruit que le tonnerre de Zeus.
 Quand le Borée venu de Thrace déverse sa neige,
 J'enveloppe mon corps de peaux de bête,
 J'allume le feu — et je m'en moque, de la neige.
 La terre est forcée, qu'elle le veuille ou non,
 De produire l'herbe dont s'engraissent mes troupeaux.
 Je ne les sacrifie qu'à moi, pas aux Dieux,
 Mais au plus grand de tous, mon estomac.
 Manger et boire tous les jours,
 C'est Zeus pour les hommes qui s'y entendent,
 Et ne pas s'en faire. Ceux qui ont fixé
 Des lois pour embellir la vie des hommes,
 Peuvent aller se faire voir, je ne renoncerai pas
 À traiter ma personne comme il faut — et à te manger.
 Pour manifester mon hospitalité, je veux rester irréprochable,
 Je vais t'offrir du feu, l'eau de mon père, et un chaudron ; en bouillant,
 Elle enveloppera bien ta chair dépecée.
 Entrez donc : pour faire honneur au Dieu de cette
 Caverne, debout autour de mon autel, nourrissez-moi !

ULYSSE

Las ! Je me suis sorti de mes souffrances sous Troie,
 Et sur la mer pour me retrouver soumis à la volonté
 Et au cœur inflexible d'un homme qui ne respecte rien.
 Ô Pallas ! Ô maîtresse, ma déesse, fille de Zeus,
 Viens maintenant, tout de suite, à mon secours. Ce qui m'attend,
 C'est pire que ce que j'ai enduré à Troie, je suis au bord du gouffre.
 Ô toi qui habites les séjours des étoiles scintillantes,
 Zeus hospitalier, regarde : si tu ne vois pas ce qui m'arrive,
 C'est pour rien que l'on t'appelle Zeus ; tu n'as plus rien d'un Dieu.

350

LE CHŒUR

*Ouvre bien, ô Cyclope,
 Les bords de ton large gosier, tu n'as plus,
 Bouillis, rôtis, grillés sur des braises,
 Qu'à croquer, ronger,
 Découper les membres de tes hôtes,
 Vautré sur ton épaisse toison de chèvre,
 Ne m'en donne pas ;
 Remplis tout seul pour toi seul la coque de ta barcasse.
 Foin des sacrifices que célèbre,
 Lui qui n'a rien à faire des autels,
 Le Cyclope de l'Etna, qui se régale
 En dévorant la chair des étrangers.*

*Il est sans pitié, malheureux, celui qui sacrifie
Les étrangers venus le supplier au seuil de sa demeure,
Il se repaît des chairs bien cuites qu'il déchire
De ses dents abominables, qu'il ronge,
Toutes chaudes, sorties des braises*

*.....
(Ne m'en donne pas ;
Remplis tout seul pour toi seul la coque de ta barcasse
Foin des sacrifices que célèbre,
Lui qui n'a rien à faire des autels,
Le Cyclope de l'Etna, qui se régale
En dévorant la chair des étrangers.)*

ULYSSE

Ô Zeus, qu'y a-t-il à dire, à la vue de ce spectacle, dans la caverne,
Affreux, incroyable, sorti d'un conte, qui n'a rien d'humain ?

LE CORYPHÉE

Eh bien quoi, Ulysse ? S'est-il bien repu
De tes chers compagnons, le dégoûtant Cyclope ?

ULYSSE

Il en a remarqué deux, qu'il a soupesés de ses mains,
Il a choisi les plus gras, les plus charnus.

LE CORYPHÉE

Qu'est-ce qui vous est arrivé, malheureux ?

ULYSSE

Quand nous avons pénétré dans cette caverne,
Il a commencé par allumer le feu, en jetant les rondins
D'un grand chêne sur un large foyer,
Il aurait fallu trois chariots pour les amener.
Puis, à côté du foyer, il a disposé
Un lit d'aiguilles de pin, contre les flammes.
Il a rempli un cratère d'à peu près dix amphores
De lait blanc qu'il versait à mesure qu'il trayait ses vaches.
Il a placé près de lui une coupe en bois de lierre, large de trois
Coudées, profonde, à ce qu'il semblait, de dix.
Il a mis au feu un chaudron de bronze,
Préparé des broches aux pointes rougies au feu,
D'autres aiguillées à la serpe à partir de branches épineuses, des vases
De sacrifice de la taille de l'Etna, pour le tranchant des haches.
Quand tout a été conforme aux exigences de ce maudit
Cuisinier d'Arès, il a saisi d'un coup deux
De mes compagnons, et d'un même mouvement,
Égorgé l'un au-dessus d'un chaudron de bronze,

Et prenant l'autre par le tendon du pied,
 Il lui a fracassé le crâne sur un relief pointu de la roche,
 Faisant jaillir sa cervelle ; puis il a séparé les chairs
 De son couteau agile, les a fait griller sur la braise,
 Et jeté dans le chaudron les membres à bouillir.
 Et moi, pauvre de moi, pleurant toutes les larmes de mon corps,
 Je suivais pas à pas le Cyclope et le servais ;
 Les autres, comme des oiseaux dans un trou de rocher,
 Tout recroquevillés, n'avaient plus de sang dans les veines.
 Lorsqu'après s'être bien gorgé de mes compagnons, il s'est
 Étallé de tout son long, exhalant de son gosier une haleine lourde,
 J'ai été saisi d'une divine inspiration ; j'ai rempli sa coupe
 Du vin de Maron et la lui ai tendue à boire,
 En disant : « Fils du Dieu de la mer, ô Cyclope,
 Regarde quel divin nectar la Grèce
 Tire de ses vignes, Dionysos y sourit. »
 Gavé de son infâme festin,
 Il l'a prise, et vidée d'un trait,
 Puis en a fait l'éloge en levant la main : « Des étrangers le plus cher,
 Tu couronnes ce délicieux repas, d'un délicieux breuvage. »
 Le voyant au comble de la joie,
 Je lui ai servi une autre coupe : je savais
 Que le vin l'affaiblirait, et qu'il ne tarderait pas à payer.
 Il s'est mis à chanter, moi, je lui versais
 Coupe sur coupe pour lui réchauffer les entrailles.
 Près de mes marins qui pleurent, il chante
 Atrociement, faisant vibrer sa caverne. Moi, je suis sorti,
 Sans faire de bruit, et je compte nous sauver toi et moi, si tu veux.
 Mais dites-moi si vous voulez ou non
 Échapper à cette brute, et aller vivre
 Chez Bacchos, en compagnie des Naiades.
 Ton père, là-dedans, approuve ce dessein.
 Mais il est affaibli et profite de son breuvage ;
 Ses ailes sont collées à sa coupe, comme
 À de la glu, il titube ; tu es jeune, toi,
 Échappe-toi avec moi, et va récupérer ton vieil
 Ami Dionysos, il n'est pas comme ce Cyclope.

LE CORYPHÉE

Ô mon cher ami, je brûle de voir le jour
 Où nous échapperons à cet immonde Cyclope !
 Ça fait si longtemps, qu'avec mon petit tuyau,
 Nous sommes seuls. Mais lui ? Nous ne pouvons pas le manger à son tour.

ULYSSE

Écoute donc comment je vais faire pour châtier
 Ce fauve abominable, et te libérer de ton esclavage.

LE CORYPHÉE

Parle ; le son de la cithare d'Asie ne serait pas
Plus doux à mes oreilles que la mort du Cyclope.

ULYSSE

Il veut aller faire la fête avec les Cyclopes,
Ses frères : le nectar de Bacchus le transporte.

LE CORYPHÉE

J'entends bien : tu comptes le surprendre seul, dans les bois
Et l'égorger, ou le précipiter du haut d'une falaise.

ULYSSE

Pas du tout ; je veux recourir à la ruse.

LE CORYPHÉE

Comment ça ? Ça fait longtemps que nous entendons parler de ta ruse.

ULYSSE

Je veux le détourner de cette fête, en lui disant 451
Qu'il ne faut pas donner de son breuvage aux Cyclopes,
Mais le garder pour se faire une vie de patachon.
Quand il s'endormira, vaincu par Bacchos,
Il y a dans sa demeure une grosse branche d'olivier,
Dont je vais aiguiser le bout avec mon glaive,
Pour le plonger dans le feu; puis, quand je verrai qu'il est
Bien calciné, je le prendrai brûlant et je le lui plongerai
Bien au milieu de l'œil, et lui ferai fondre sa vue au feu.
Comme un homme qui ajuste les pièces d'un vaisseau
Avec deux cordes fait tourner une tarière,
Je tournerai le tison dans l'œil du Cyclope
Qui reçoit la lumière, et je lui dessècherai la prunelle.

LE CORYPHÉE

Youpi !
Je ne me sens plus de joie, tes trouvailles me transportent !

ULYSSE

Ensuite, toi, mes amis, et ce vieillard, je vous embarquerai
Au fond de la cale de mon noir vaisseau
Et, avec mon double rang de rames, je vous emmènerai loin d'ici.

LE CORYPHÉE

Me sera-t-il permis, comme pour une libation à un dieu,
De prendre, moi aussi le tison pour lui crever
L'œil ? Je veux participer à cette saignée.

ULYSSE

Il le faut ; le tison est de taille, nous devons tous nous y mettre.

LE CORYPHÉE

Pèserait-elle la charge de cent charrettes, je la soulèverais,
Si cela nous débarrasse du Cyclope, que la peste l'emporte,
Nous lui enfumons son œil comme un nid de guêpes.

ULYSSE

Taisez-vous, à présent ; tu sais tout de ma ruse. ;
Quand je vous le dirai, obéissez à ceux qui dirigent
La manœuvre. Je ne vais pas laisser là mes amis
Coincés là-dedans pour m'en sortir tout seul.
Je pourrais m'enfuir, je me suis échappé du fond de cette caverne ;
Mais ce ne serait pas bien d'abandonner mes amis,
Qui m'ont accompagné jusqu'ici, pour me sauver sans eux.

LE CORYPHÉE

Qui sera le premier, derrière le premier,
À saisir fermement la poignée du tison,
Pour bien l'enfoncer dans l'œil du Cyclope
Et le priver de la lumière du jour
Chut, chut, le voilà, imbibé,
Qui gueule en chantant faux,
Cette discordante brute, elle va en baver,
Émerge de sa caverne.
De nos chants joyeux, éduquons le goût
De cet ignare ;
En tout cas, il va perdre la vue.

DEMI-CHŒUR A

*Bienheureux qui crie Évohé,
Sous les sources chéries des grappes,
Étendu pour faire la fête ;
Qui, tenant son ami dans ses bras,
Sur un lit moelleux, entreprend
La fleur d'une douce courtisane,
Les boucles luisantes de
Parfums, en disant : « Qui va m'ouvrir la porte ? »*

LE CYCLOPE

*Ah là là ! Je suis bourré,
Je me suis bien tapé la cloche,
Ma barque est chargée à bloc, mon ventre
Est calé jusqu'au pont supérieur.
L'herbe douce m'invite
À festoyer, c'est le printemps,
Avec les Cyclopes mes frères,
Allez, mon hôte, allez, fais-moi passer ton outre.*

DEMI-CHŒUR B

*Il a l'œil qui pétille,
Il s'en va, tout pétillant, de son logis,
... Nous avons là un ami.
Les torches allumées n'attendent que
Toi, et une tendre épouse,
Dans ta fraîche caverne.
Des couronnes de toutes les couleurs,
Vont bientôt s'entrelacer autour de ta tête.*

ULYSSE

Écoute, Cyclope, moi, le Bacchos,
Que je t'ai donné à boire, je le connais bien.

LE CYCLOPE

Quel Dieu reconnaît-on en ce Bacchos ?

ULYSSE

Le plus grand : il transporte les hommes.

LE CYCLOPE

Cela me fait bien du plaisir de le roter.

ULYSSE

Il est comme ça ce Dieu, il ne fait aucun mal aux mortels.

LE CYCLOPE

Quel bonheur trouve-t-il à loger dans une outre ?

ULYSSE

On peut le mettre où l'on veut, ça lui va.

LE CYCLOPE

Un dieu n'a pas à s'envelopper dans du cuir.

ULYSSE

Et alors, tu le fais bien ! Le cuir t'est-il désagréable ?

LE CYCLOPE

Je déteste cette outre, mais j'aime ce breuvage.

ULYSSE

Reste donc ici pour le boire, bien à l'aise, Cyclope.

LE CYCLOPE

Ne dois-je pas donner de ce nectar à mes frères ?

ULYSSE

En le gardant pour toi, tu sembleras plus honnête.

LE CYCLOPE

Mais plus utile, si j'en donne à mes amis.

ULYSSE

Ces réjouissances ne donnent que horions, injures, et bagarres.

LE CYCLOPE

Tout ivre que je sois, personne ne peut m'atteindre.

ULYSSE

Quand on a bu, l'ami, il faut rester chez soi.

LE CYCLOPE

Il faut être bien niais, quand on a bu, pour ne pas faire la fête.

ULYSSE

Ceux qui restent chez eux, pour cuver, sont des sages.

LE CYCLOPE

Que faut-il faire, Silène ? Ne pas bouger d'ici, d'après toi ?

SILÈNE

Oui. Quel besoin avons-nous d'autres buveurs, Cyclope ?

LE CYCLOPE

Sur le sol, l'herbe est fraîche, épaisse, pleine de fleurs.

SILÈNE

Et quand le soleil tape, l'on peut boire à son aise.
Étends-toi, allez, pose ton flanc par terre.

LE CYCLOPE

Pourquoi poses-tu ce cratère derrière moi ?

SILÈNE

Pour qu'on ne le renverse pas en passant.

LE CYCLOPE

Tu veux me le
Chiper pour le boire ; mets-le là, entre nous.
Et toi, mon hôte, dis-moi quel est ton nom.

ULYSSE

'Personne' ; pour quelle grâce dois-je te célébrer ?

LE CYCLOPE

Je te savourerai après ton équipage.

550

ULYSSE

C'est là un beau cadeau que tu fais à ton hôte, Cyclope.

LE CYCLOPE

Eh toi ! Qu'est-ce que tu fais ? Tu bois du vin en douce ?

SILÈNE

Non ; il m'a donné un baiser : je suis si beau...

LE CYCLOPE

Il va t'en cuire, si tu l'aimes ; il ne t'aime pas.

SILÈNE

Mais si, par Zeus ! C'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait.

LE CYCLOPE

Sers-moi, remplis ma coupe Contente-toi de le verser.

SILÈNE

Le mélange est-t-il bon ? Je dois m'en assurer.

LE CYCLOPE

Tu vas me le gâter. Donne-le moi comme ça.

SILÈNE

Par Zeus, pas avant
De te voir prendre une couronne, et de l'avoir goûté.

LE CYCLOPE

Quel méchant échanson !

SILÈNE

Non par Zeus, quel nectar !
Il faut t'essuyer, avant de le prendre et de boire.

LE CYCLOPE

Voilà ! Ma bouche est propre et mon pelage aussi.

SILÈNE

Lève à présent ton coude comme il faut, puis vide la coupe,
Comme tu vois que je fais,... et comme tu ne me vois plus.

LE CYCLOPE

Eh ! Oh ! Que fais-tu ?

SILÈNE

J'ai fait cul sec, et c'est du bon.

LE CYCLOPE

Prends-la, toi, étranger, et sois mon échanson.

ULYSSE

Ma main reconnaît la valeur de ce cru.

LE CYCLOPE

Allez, verse.

ULYSSE

Je vais le faire, mais tais-toi.

LE CYCLOPE

C'est difficile, ce que tu dis, pour qui boit d'abondance.

ULYSSE

Tiens, prends, et bois tout, qu'il ne reste plus rien.
Il te faut tout siffler sans reprendre ton souffle.

LE CYCLOPE

Tudieu ! Il sait y faire, le bois de la vigne !

ULYSSE

Si tu arroses avec un repas plantureux,
Ton ventre détrempe, il te plongera dans le sommeil ;
Si tu en laisses, Bacchos te sèchera sur pied.

LE CYCLOPE

Iou ! Iou !
J'ai du mal à lever la tête, ma joie est sans mélange.
J'ai l'impression que le ciel se confond
À la terre, je vois le trône de Zeus,
Et la sainte majesté des Dieux en son entier.
Ne compte pas sur mes baisers— les Grâces m'entreprennent.
Ce Ganymède-ci répond parfaitement
À mes besoins — Je prends plus de plaisir
Avec les garçonnetts qu'avec les filles.

SILÈNE

Suis-je donc Ganymède, le chéri de Zeus, Cyclope ?

LE CYCLOPE

Oui, par Zeus, je t'arrache à la terre de Dardanos.

SILÈNE

Je vais y passer, mes enfants ; et subir une affreuse humiliation.

LE CYCLOPE

Tu méprises ton amant, et le fais mariner parce qu'il a bu.

SILÈNE

Hélas ! Elle est amère la boisson qu'on me réserve.

ULYSSE

Allez, nobles enfants, fils de Dionysos,
Il se trouve là-dedans ; vaincu par le sommeil,
Son immonde gosier va vite régurgiter des morceaux de chair,
La torche, à l'intérieur de la caverne, régurgite sa fumée.
Tout est en place ; il ne reste plus qu'à brûler
L'œil du Cyclope ; conduis-toi comme un homme.

LE CORYPHÉE

Nous sommes aussi fermes que la pierre et l'acier.
Entre dans sa demeure, que notre père n'en bave pas,
Il n'en peut mais ; tu as ici ce qu'il te faut.

ULYSSE

Héphaïstos, maître de l'Etna, tu as un méchant voisin,
En brûlant la clarté de son œil, finis-en une bonne fois pour toutes,
Et toi, rejeton de la Nuit noire, sommeil,
Pénètre bien dans cette bête haïe des Dieux,
Après nos glorieux travaux de Troie,
Ne livrez pas Ulysse et ses marins,
À un homme qui se moque des Dieux et des mortels.
Il faudra sinon faire du hasard un Dieu,
Et juger que les Dieux sont moins puissants que lui.

600

LE CHŒUR

*Elle va se trouver parfaitement
Coincée dans cette tenaille, la nuque
De ce xénophage ; le feu aura vite fait
D'obscurcir sa prunelle.
Déjà le tison carbonisé
Se cache sous la cendre, une immense branche de ce chêne ;
Mais va, Maron, c'est à toi ;
Extirpe l'œil de ce furieux Cyclope,
Qu'il garde son vin en travers de la gorge.
Je brûle, moi, de revoir, mon cher Bromios,
Qui brandit le thyrsé,
Et de quitter le désert du Cyclope.
Irai-je jusque là ?*

ULYSSE

Taisez-vous, par les dieux, animaux que vous êtes, du calme,
Serrez bien fort vos lèvres ; pas un souffle,
Pas un clin d'œil, que personne ne s'éclaircisse la gorge,
De peur de réveiller ce monstre, jusqu'à ce que l'œil
Du Cyclope ait succombé sous le feu.

LE CORYPHÉE

Nous nous taisons, nous étouffons notre souffle entre nos mâchoires.

ULYSSE

Allez, prenez bien ce tison dans vos mains,
Entrez à l'intérieur ; il est bien chaud.

LE CORYPHÉE

Place donc les premiers qui prendront
Le pieu bien rouge pour faire griller l'œil
Du Cyclope, nous voulons donner un coup de main.

DEMI-CHŒUR A

Nous sommes bien trop loin, près de la porte,
Pour enfoncer la pointe rougie dans son œil.

DEMI-CHŒUR B

Ça nous est arrivé d'un coup, nous boitons à présent.

DEMI-CHŒUR A

Moi, c'est pareil ; je ne sais comment,
Nous nous sommes tordu les pieds, et nous étions debout.

ULYSSE

Tordu les pieds, debout ?

DEMI-CHŒURS, à l'unisson

Et nous avons, comme ça se trouve,
Les yeux tout pleins de poussière et de cendre.

ULYSSE

Quels pleutres ! Il n'y a rien à en tirer !

LE CORYPHÉE

Avoir pitié de notre dos et de nos vertèbres,
Et ne pas vouloir cracher ses dents
Sous les coups, est-ce de la lâcheté ?
Mais je connais un charme d'Orphée très efficace,
Qui fera s'enfoncer le tison de lui-même
Dans ce crâne, et mettra le feu au fils borgne de la Terre.

ULYSSE

Ça fait longtemps que je sais que tu es comme ça,
Je le sais mieux à présent. Je suis bien forcé
De faire appel à mes amis. Si tu n'as aucune force dans les mains,
Conduis la manœuvre et donne la cadence
À mes amis, ça leur mettra du cœur au ventre.

650

LE CORYPHÉE

Entendu. Nous prendrons ce risque comme des Cariens,
Nous donnerons la cadence pour enfumer le Cyclope.

LE CHŒUR

*Ho hisse ! Hardi les gars,
Poussez, et vite ; grillez-moi le sourcil
De la bête xénophage.
Aveuglez-le, ho, brûlez-le, ho,
Le berger de l'Etna.
Tourne, tire, qu'il n'aille pas, fou de douleur,
S'en prendre à nous, dans sa fureur.*

LE CYCLOPE

Aïe ! ah ! on a grillé mon œil, et ma lumière.

LE CORYPHÉE

Voilà un beau péan ! Chante-le moi, Cyclope.

LE CYCLOPE

C'est affreux ! Voici comme on me traite ! C'en est fait de moi !
Mais ne comptez pas vous échapper de cette caverne,
En ricanant, vous n'êtes rien, je me posterai
Dehors, contre la pente, et je boucherai l'issue avec mes mains.

LE CORYPHÉE

Qu'as-tu à gueuler, Cyclope ?

LE CYCLOPE

C'en est fait de moi !

LE CORYPHÉE

Tu es affreux à voir.

LE CYCLOPE

C'en est une pitié.

LE CORYPHÉE

Serais-tu, ivre-mort, tombé droit dans ces braises ?

LE CYCLOPE

Personne a causé ma perte.

LE CORYPHÉE

Personne ne t'a donc fait de mal.

Personne a fait de moi un aveugle. LE CYCLOPE

Tu n'es donc pas aveugle. LE CORYPHÉE

C'est toi qui le dis... LE CYCLOPE

Comment personne aurait-il pu t'aveugler ? LE CORYPHÉE

Tu te moques de moi. Où est Personne ? LE CYCLOPE

Nulle part, Cyclope. LE CORYPHÉE

C'est l'étranger, si tu veux savoir, la cause de ma perte, Cette saleté, il m'a noyé dans le vin qu'il m'a fait boire. LE CYCLOPE

Le vin est terrible, c'est un rude adversaire. LE CORYPHÉE

Par les Dieux ? Sont-ils partis, ou encore à l'intérieur ? LE CYCLOPE

Ils ne pipent mot, à l'abri de ce roc, Ils sont bien cachés. LE CORYPHÉE

De quel côté ? LE CYCLOPE

À ta droite. LE CORYPHÉE

Où ça ? LE CYCLOPE

Contre ton antre. Tu les tiens ? LE CORYPHÉE

LE CYCLOPE

Je n'en ai pas fini de mes malheurs, je me suis cogné
Et fracassé le crâne.

LE CORYPHÉE

Et ils ont pris le large.

LE CYCLOPE

Ce n'est pas par là ? Tu as dit par là.

LE CORYPHÉE

Non ; par là.

LE CYCLOPE

Par où donc ?

LE CORYPHÉE

Fais le tour, là-bas, par la gauche.

LE CYCLOPE

Hélas ! Vous vous moquez de moi ; vous me bafouez dans le malheur.

LE CORYPHÉE

Plus maintenant, le voici devant toi.

LE CYCLOPE

Où es-tu, espèce de salopard ?

ULYSSE

Hors de ta portée ;
Je monte la garde devant le corps d'Ulysse.

LE CYCLOPE

Quoi ? Tu changes de nom et tu m'en donnes un autre ?

ULYSSE

C'est celui que m'a donné mon père : Ulysse ;
Tu devais payer ton repas sacrilège ;
Il ne m'aurait pas fallu incendier Troie,
Si je ne t'avais fait expier le meurtre de mes compagnons.

LE CYCLOPE

Ah ! L'ancien oracle s'accomplit.
Il a dit que je perdrais la vue de ta main,
Quand tu aurais quitté Troie. Mais il a prédit

Que tu serais châtié pour cela,
En te faisant longtemps ballotter par les flots.

ULYSSE

Puisses-tu en baver ; au demeurant, c'est fait.
Je m'en vais sur le rivage, pour lancer mon vaisseau
Sur la mer de Sicile, et mettre le cap sur ma patrie.

700

LE CYCLOPE

Ça non ! Je m'en vais arracher un bout de ce rocher,
Et te le lancer pour t'écrabouiller avec ton équipage.
Je vais monter sur la falaise, tout aveugle que je sois,
En allongeant le pas, mon antre a deux issues.

LE CORYPHÉE

Et nous, embarqués avec Ulysse,
Nous resterons au service de Bacchos.



R. Biberfeld - 2014